

Chers amis, votre évêque a osé ! Avec son conseil, il a osé donner comme thème à votre synode diocésain « *Oser l'espérance dans nos communautés chrétiennes* » ! Il fallait le faire ! Oser l'espérance, alors que tout au contraire semble nous pousser à désespérer : désespérer en l'homme, en notre monde, en notre pays obsédé par son désespoir, en notre Eglise blessée, en nos communautés pauvres et faiblissantes. Oui, il fallait oser vous inviter à oser espérer... nous qui sommes saturés de discours sur le désespoir, sur le malaise français... même si les Jeux Olympiques nous ont offert une pause dans la morosité ambiante, mais courte et superficielle. Ce n'est pas le nombre de médailles gagnées que vont changer la face du monde, hélas...

Je ne désire pas dans mon intervention énumérer les causes de la désespérance de notre monde. Je laisse cela à BFM TV. Je voudrais au contraire vous montrer, alors que nous préparons le Jubilé de 2025 et que la bulle d'indiction nous appelle à l'espérance, qu'il est plus que nécessaire d'en parler et d'en devenir les apôtres, que l'espérance chrétienne a quelque chose à dire en nos temps de désespoir.

Mon propos est largement tiré d'un petit livre dont je vous recommande la lecture, et qui est pour moi le meilleur traité que je n'ai jamais lu sur l'espérance : « *Veilleur, où en est la nuit ?* », du Frère dominicain Adrien Candiard (Cerf, 2016). Je vous recommande aussi la lecture de toutes les catéchèses du pape François sur l'espérance.

L'ESPERANCE N'EST PAS L'OPTIMISME, MAIS UNE VERTU

Commençons donc par un point important : l'espérance n'est pas une espèce de méthode Coué, qui permettrait de se rassurer à bon compte. Elle n'est pas non plus l'optimisme ni l'espoir, mais une vertu théologale. L'optimisme est trop souvent une affaire de tempérament, et l'espoir se limite à l'horizon humain. Et si l'espérance consistait à se dire que tout ira mieux demain, elle serait une vertu étrange ! Parce que de demain, par définition, nous ne savons rien !

L'espérance, elle, est une certitude : la certitude de la présence de Dieu et de son Alliance avec l'humanité, une Alliance éternelle. L'espérance n'est donc pas un remède à tous nos maux. Elle ne supprime pas nos épreuves. Elle nous donne seulement la force de les traverser pour les dépasser ! Force qui vient du regard de Dieu qui porte plus loin que ce que nous pouvons voir, pénétrant l'invisible qui nous échappe. Force, car elle est vertu théologale, c'est-à-dire énergie divine qui vient de Dieu pour nous conduire à Dieu. Dieu pour Dieu et non pas pour les avantages que nous pouvons en escompter. Et c'est le deuxième point que je veux aborder, en partant de la comparaison entre notre temps et celui de l'exil à Babylone du peuple d'Israël, il y a près de 2600 ans.

UNE HISTOIRE PROPHETIQUE

En 587 avant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la capitale du petit royaume de Juda, confetti venant du grand royaume de David et de Salomon. Mais dans cette ville, il y a le Temple, où réside la présence de Dieu. Dix ans plus tôt, le roi de Babylone a ravagé le pays, emmené en déportation le roi, exigeant des sommes exorbitantes pour éviter la destruction totale. Certains juifs trouvent cela insupportable. Et ils se souviennent de la grandeur passée, de l'Alliance avec Dieu qui avait fait sortir le Peuple d'Egypte et qui l'avait sauvé de ses ennemis au cours des siècles. Et alors ils se disent : « Ayons foi en Dieu. Prenons les armes, car le Seigneur viendra à notre aide, comme il l'a toujours fait. Il n'abandonne pas son Peuple. Il est avec nous, donc tout ira bien ! ». Et la rébellion commence, portée par cet espoir que Dieu est obligé d'intervenir, s'il ne veut pas que la promesse faite à Abraham soit réduite à néant.

Pourtant, quelqu'un n'est pas d'accord : c'est le prophète Jérémie. Lui prêche la soumission au roi de Babylone. Il prédit que la révolte entraînera la destruction complète d'Israël. Il affirme qu'avoir la foi, ce n'est pas croire que Dieu va régler tous nos problèmes. Evidemment, les paroles défaitistes de Jérémie ne seront pas acceptées. Comment justifier de mettre en doute l'intervention de Dieu pour son Peuple ? Le problème, c'est que Jérémie a raison ! Après un siège long et atroce, le Peuple va être déporté, réduit en esclavage, et le Temple va être détruit. Plus de royauté, plus de Terre promise, plus de Temple, même plus de Peuple élu : fin de l'histoire sainte d'Israël !

Mais voilà qu'au milieu de cette désolation, le même Jérémie va livrer d'autres prophéties, complètement folles : la destruction de Jérusalem n'est qu'un épisode de l'histoire d'alliance entre Dieu et son Peuple, et le Seigneur va continuer d'accomplir les promesses faites à Abraham. Mais il va le faire d'une façon inimaginable, en montrant que, pour ce faire, il n'est pas besoin de ce qui semblait nécessaire à vue humaine : un roi, une terre, un temple, la politique, la force, les alliances diplomatiques... Et ce faisant, Dieu va purifier l'espérance du Peuple.

NOTRE JERUSALEM EST TOMBEE

Cette histoire bien lointaine ressemble étrangement à la nôtre. Dans les crises incessantes de notre monde, ce qui est profondément en jeu, c'est le sens de notre vie et de notre destinée. Et cette perte de sens et de destinée entraîne une angoisse grandissante, qui explose en violence souvent incompréhensible. Mais ce malaise prend une couleur spécifique chez les chrétiens. Car la foi ne se porte pas très bien dans notre pays, nous le savons. L'Eglise est en recul, le nombre d'enfants baptisés et catéchisés ne cesse de diminuer, tout comme la pratique dominicale, notre morale n'est plus la morale commune, la simple compréhension culturelle de la religion chrétienne est en perte de vitesse... Et puis, il y a la « concurrence », avec le progrès de l'Islam en particulier.

Devant une telle situation, malgré la vitalité magnifique de nombreuses de nos communautés, on comprend que les chrétiens soient gagnés pas la mélancolie, voire par une secrète culpabilité : celle de ne pas avoir réussi à transmettre leur foi aux générations suivantes. Combien de grands-parents voient leurs enfants, élevés pourtant dans la foi du mieux qu'ils ont pu, abandonner toute pratique, et n'offrir aux petits-enfants ni baptême ni catéchisme ? Qu'ont-ils raté ? Pour les chrétiens, les bouleversements de notre monde semblent encore plus rudes que pour les autres.

Comme lors de l'exil d'Israël, pour nous aussi, un royaume qui nous semblait avoir des promesses d'éternité est en train de disparaître. Nous pensions que la volonté de Dieu était qu'un maximum de Français adhère à la foi. Et voilà que cela ne marche pas. Bref, notre Jérusalem est tombée ! Comme les juifs du temps de Jérémie tournaient les yeux vers un passé glorieux qui leur semblait la seule façon de vivre avec Dieu, nous vivons avec les restes de notre vieille chrétienté. Alors, comment voir l'action de Dieu dans sa disparition accélérée dans notre monde ? Et au milieu de cette déstabilisation, les chrétiens devraient en plus apporter une espérance aux autres ? Pour cela, il faut écouter la leçon d'espérance du prophète Jérémie.

LA VERITABLE ESPERANCE

Oui, notre Jérusalem est tombée ! Et si je décris ce tableau, ce n'est certes pas pour vous casser le moral et vous dire que votre évêque fait n'importe quoi en vous proposant le thème de votre synode. Bien au contraire ! Car dans cette situation, nous sommes mûrs pour l'espérance, la vraie ! Parce que pour espérer, il faut avoir vu ce qui désespère ; il faut accepter de renoncer à l'illusion, à tous les faux espoirs... et ce renoncement est particulièrement douloureux. Et cela demande du courage.

La question qui se pose est alors : qu'est-ce que c'est, l'espérance ? Qu'est-ce que Dieu promet à son peuple, depuis la révélation à Abraham ? Ce n'est pas le triomphe ou la réussite. C'est sa présence ! « *Je serai avec toi !* ». Il ne s'agit donc pas de rêver au retour d'un je ne sais quel âge d'or de la chrétienté, comme si avant tout allait mieux. On n'espère pas dans le passé ; on ne peut qu'espérer dans l'avenir. Et il ne s'agit pas non plus de construire des fortins, des arches de Noé où nous pourrions vivre entre nous, entre catholiques partageant les mêmes valeurs, dans une certaine radicalité, à l'abri de la contamination de ce monde. Car l'espérance ne se réduit pas à la résistance.

Nous pouvons vivre douloureusement le fait d'être devenus minoritaire, d'être tournés en dérision, ou que la parole de sagesse de la foi chrétienne ne compte plus vraiment dans notre société. Mais n'oublions pas que Jésus avait annoncé à ses disciples d'incessantes difficultés ou persécutions. Jésus n'a pas promis à ses disciples l'approbation générale ni le soutien des puissances de ce monde. Il n'a jamais dit que tous les enfants préféreraient le catéchisme au sport ou aux divers loisirs, ni que les adolescents exulteraient si on leur faisait éprouver les interdits nécessaires à la croissance de leur liberté. Il n'a jamais prétendu que les gens seraient plus attirés par les principes de l'Evangile que par le miroir aux alouettes du matérialisme de notre société... Mais il a promis l'assistance de son

Esprit à ceux qu'il a envoyés comme témoins dans le monde, sans les retirer du monde, et sa présence jusqu'à la fin des temps. Cela veut dire que la situation actuelle pour vivre notre foi n'est pas une anomalie étrange qui la rendrait plus difficile qu'à d'autres époques... Entrons donc dans l'espérance !

Dieu est donc le seul objet de notre espérance. Comme le dit le pape François, « *Notre espérance n'est pas un concept, ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas un téléphone portable, ce n'est pas un tas de richesses ! Notre espérance est une personne, c'est le Seigneur Jésus que nous reconnaissons vivant et présent en nous et en nos frères... L'espérance chrétienne n'est pas seulement une manière d'attendre Dieu, mais aussi de déjà le posséder. Ce n'est pas un projet, mais une réalité. Notre espérance n'en renvoie pas la réalisation à plus tard* » (Audience générale du mercredi 5 avril 2017, place Saint-Pierre). On comprend que l'espérance chrétienne est véritablement d'une nature différente de toutes les autres. Elle n'est possible que parce que Dieu s'est donné en premier. Il ne s'agit pas simplement d'une attente, mais de recevoir un don. Contrairement à l'objet de nos espérances courantes, Dieu n'est pas à venir ni à attendre : il est déjà donné, et la seule difficulté consiste à accepter ce don.

ESPERANCE ET BONHEUR

Nous avons donc aujourd'hui l'opportunité de nous servir des difficultés présentes pour entrer dans la véritable espérance, en nous intéressant à Dieu lui-même. Mais axer sa vie sur la présence de Dieu, croire que c'est notre espérance, cela revient à parler du bonheur, du vrai, et donc du Salut que Dieu nous offre, de la vie éternelle. Car le bonheur n'est évidemment pas ce que pense le monde en général : la pleine satisfaction de nos désirs, joint à la disparition de la souffrance, à la sérénité et au confort matériel.

Et quand l'Eglise parle du Salut, elle ne parle pas seulement de la vie après la mort, où nous serions récompensés de nos actes justes et bons, et félicités d'avoir cru en Dieu et d'avoir choisi le bon camp. Car si la vie éternelle est éternelle, c'est que précisément elle n'est pas dans le temps. Plus exactement, elle est tout le temps. Elle est dès maintenant. Cela veut donc dire qu'espérer, c'est croire que Dieu nous rend capables de poser des actes éternels. Et cela se fait en aimant toujours plus. Car lui seul l'amour a les promesses d'éternité

Quand le monde qui nous entoure nous fait peur, l'espérance chrétienne ne nous dit pas de rester là à nous lamenter parce que tout va mal, ni à sourire béatement parce que tout irait bien quand même ; elle ne nous invite pas à attendre que Dieu détruise ce monde pour en construire un meilleur suivant nos idées. Dans tout cela, l'espérance nous pose une question très simple : comment faire de tout cela une occasion d'aimer davantage ? C'est la question à se poser devant toutes les situations, toutes les nouvelles reçues, les bonnes comme les mauvaises, à la télé, au téléphone, dans nos communautés d'Eglise...

L'ESPERANCE ET LA CROIX

Tout cela est bel et bon, Monseigneur, mais n'est-ce pas tomber dans cette naïveté que vous dénonciez tout à l'heure ? On dirait bien que vous ne vivez pas dans la vraie vie, la nôtre. Pour être convaincu du contraire, regardons quelques instants sur la source de notre espérance. Où et comment naît l'espérance ? De la Croix. Regardons le Christ crucifié qui, dans le même temps où il criait : « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* », révélait qu'il ne désespérait ni de son Père ni des hommes, puisqu'il mourait pour nous sauver... Sur la Croix, notre espérance est née ; toute nos obscurités peuvent être transformées en lumière, nos échecs en victoire, nos déceptions en espérance.

Et nous le célébrons à chaque eucharistie, et en même temps nous y puisons la force d'espérer. A chaque messe, nous faisons mémoire que la foi et l'espérance chrétiennes sont fondées sur une débandade, une catastrophe dont la première communauté n'aurait jamais dû se remettre. Pour les premiers disciples, la Passion de Jésus fut une destruction de leur Jérusalem. Mais après la Résurrection, ils comprirent les paroles entendues le soir du Jeudi Saint : « ceci est mon corps livré pour vous... mon sang versé pour vous ». Depuis lors, il n'y a pas d'acte d'espérance plus grand que de venir écouter à nouveau cette parole plantée au cœur de la Croix et de l'absurdité.

L'ESPERANCE DANS NOS COMMUNAUTE : LA MISSION D'OSER L'ESPERANCE !

Comment cela rejoint-il ce que nous espérons pour nos communautés ? Eh bien, elles doivent nous permettre de découvrir cette présence de Dieu, d'en vivre et de l'annoncer aux autres. Elles le font par ces trois domaines que

nous connaissons bien, et pour lesquels notre baptême nous a consacrés : la sanctification, l'annonce et la conversion. Prêtre, prophète et roi. Autrement dit, nous découvrons et vivons de la présence de Dieu et du Salut qu'il nous offre, nous vivons dans l'espérance grâce aux nombreux moyens qui nous sont sans cesse offerts dans nos communautés, moyens si précieux, mais qui nous paraissent tellement habituels : la prière personnelle et liturgique, la formation, la communion fraternelle, la charité et l'attention aux plus petits, le témoignage, la mise au service des autres, le soutien mutuel dans une conduite morale digne de l'homme... Grâce à eux, nos communautés renforcent notre espérance, nous aident à la fonder, et nous encouragent à l'annoncer à ceux qui nous entourent.

Depuis 2000 ans, dans les temps de crise comme dans les temps de plénitude, les communautés chrétiennes, qu'elles soient paroissiales, religieuses, monastiques... ont comme mission de signifier la présence de Dieu et le Salut qu'il propose. Oser l'espérance dans nos communautés, c'est s'en souvenir, puis en discerner les moyens adaptés à notre temps pour l'annoncer, grâce à l'Esprit Saint. Notre mission aujourd'hui est donc une mission d'espérance. Et encore une fois, l'espérance non pas dans le triomphe ou la réussite, mais l'espérance dans la seule promesse que Dieu nous fait : celle de sa présence. Durant votre synode, vous envisagez l'avenir de votre diocèse. Guidés par l'Esprit Saint et votre évêque, vous réfléchissez à la vision que vous voulez pour l'Eglise qui est à Aire et Dax. Pour cela, il faut demander au Seigneur de choisir le vrai bien ; se mobiliser autour et pour le bien éternel.

Il ne s'agit pas pour vous de regarder avec nostalgie ce qu'a été votre diocèse et de le faire revenir à ce que vous en connaissiez. Encore moins de vouloir faire triompher des options ou des petites idées individuelles. Il s'agit de découvrir la volonté de Dieu, ce qu'il veut pour vos communautés aujourd'hui. Et cela suppose un dépouillement ! Le Christ vous invite à avancer en eau profonde (cf. Lc 5, 4), malgré les fatigues et les échecs d'une pêche de nuit sans rien prendre, et en écoutant sa Parole.

CONCLUSION

Sans le savoir, notre monde nous interroge sur notre espérance. Il attend que nous vivions dans l'espérance, c'est-à-dire que nous vivions pour ce qui compte vraiment et ne passera jamais, en trouvant en tout une occasion d'aimer. C'est ce que me confiait une vieille antillaise un soir de Noël à Montereau en Seine et Marne, me racontant l'entretien avec un policier qui conseillait à leur toute petite communauté, perdue au milieu de 7000 musulmans, de partir, suite à une nième effraction dans l'église : « *Non. Nous restons pour continuer d'aimer ces gens-là* ». Magnifique et tellement émouvant !

Alors, au nom de Dieu, je vous le souhaite d'oser l'espérance pour votre diocèse. Et toi, « *Sainte Marie, [Notre Dame de Buglose], notre Mère, enseigne-nous à croire, à espérer et à aimer avec toi. Étoile de la belle espérance, brille sur nous et conduis-nous sur notre route !* » (cf. Benoît XVI, *Spes Salvi*, 49-50).